

Guillaume de La Perrière

(1499-1554)

Par Yves Le Pestipon



Guillaume de La Perrière est un savant humaniste, emblématique de la Renaissance toulousaine. Il l'est d'autant plus qu'il publia en 1539 le premier recueil d'emblèmes en français : le *Théâtre des bons engins*, ensemble de cent dizains accompagnés d'autant de gravures, et dédiés à Marguerite de Navarre. Ce petit livre ouvrage fut un succès. On le réimprima plusieurs fois. On lit toujours avec plaisir et étonnement ces petits textes illustrés, pleins de sagesse malicieuse, mais ce serait réduire l'œuvre de La Perrière que de la ramener à cette merveille. La thèse de Géraldine Cazals, qui date de 2003, ouvre des perspectives plus larges. Elle s'intitule : *Un humaniste à l'étude du politique*.

Toulousain, Guillaume de La Perrière le fut essentiellement. Il est né à Toulouse probablement en 1499, et il est y mort en 1554. S'il fit quelques voyages en France, s'il eut une renommée nationale, et s'il se fit imprimer à Paris et à Lyon, il fut constamment un auteur et un penseur toulousain. On lui doit par exemple un beau manuscrit conservé aux Archives municipales de Toulouse : *Catalogue et sommaire de la fundation, principales coutumes, libertez, droictz, privilegies et aultres actes des cité, conté, capitoulz, citoyens et habitans de Tholoze*.

Germain de Lafaille ne fit pas placer La Perrière dans la Galerie des Illustres au Capitole. Il le jugeait historien peu sûr. Il n'appréciait guère l'étrangeté de certaines de ses œuvres comme la *Morosophie*, publiée en 1555, ou le *Miroir politique*, publié en 1557. L'époque classique a généralement considéré La Perrière comme un esprit peu clair. Ce n'est qu'assez récemment qu'on a pu prendre réellement en considération son art et sa pensée, mais il reste méconnu, ce dont témoigne l'absence d'une rue La Perrière à Toulouse.

Membre d'une honorable famille toulousaine, ce futur lettré fréquenta les universités de Toulouse et d'Avignon pour obtenir une licence en droit civil et en droit canon. Il fréquenta à la fin des années 1520 les milieux humanistes en plein renouveau. Dès 1530, il était ordonné prêtre, ce qui ne l'empêcha pas plus tard d'avoir une fille, ni de publier en 1543 *Cent considérations d'amour*.

Il fut, à partir de 1533, prieur du collège de Saint Mathurin, détruit en 1541. Sa première œuvre *L'invective satyrique* illustra dès 1530 son ambition de moraliste critique. Tout indique qu'au moment de l'entrée de François 1^{er} à Toulouse en 1533, où il joua un rôle, il était déjà reconnu comme digne de la confiance des Capitouls.

Lors de l'entrée de Marguerite de Navarre en 1535, il put lui présenter le *Théâtre des bons engins*. On l'avait chargé de composer des médailles pour les souverains de Navarre, et il fit lui-même l'allocution pour l'entrée du roi. Il était donc fort en vue, dans cette époque

déjà troublée par la montée des conflits entre catholiques et protestants. Il eut tout avantage à se lier avec Clément Marot, poète capital et habile équilibriste entre les tendances.

La Perrière publia les *Annales de Foix*, à Toulouse, et le *Théâtre des bons engins* à Paris en 1539, mais l'époque ne cessait de devenir plus rude pour les lettrés. Les Capitouls l'avaient heureusement en haute estime, et il devint leur historiographe.

Il composa pour eux son *Catalogue*, très élogieux pour la ville dont il souligne l'antiquité, mais il ne cessa pas de recourir à l'écriture poétique, quelque peu expérimentale, comme on le voit dans ses *Considérations sur les quatre mondes*, publiées en 1552, et dans la *Morosophie* qui est un nouveau recueil d'emblèmes publié en 1553, et qui montre, encore une fois, que La Perrière a l'art des titres.

Toutes ses œuvres sont en français, ce qui procède d'un choix en un temps où beaucoup de lettrés écrivaient en latin. Ce choix traduit la volonté d'atteindre un public large, mais certainement aussi d'illustrer, face au Gascon, la langue du Royaume de France.

Le *Miroir politique*, sa dernière œuvre, fut commandé par les Capitouls, sans doute pour l'aider, mais aussi par souci de leur gloire. La Perrière s'y inscrit dans la tradition littéraire, alors assez récente, du miroir : "comme dans un miroir, cil qui se mire et regarde n'y voient pas tant seulement sa face, ains y verra par ligne reflexe la plus grande partie de la salle, ou chambre en laquelle il sera. Semblablement, tout administrateur politique qui se voudra mirer au présent miroir (non-mye de cristalin, d'argent, de verre ou d'acier, mais de papier) pourra veoir en iceluy raccourci et sommairement agrégé, tout ce que luy est nécessaire de veoir pour bien et deüement exercer son office, sans qu'il ait peine de feuilleter plusieurs autheurs Grecs et Latins, qui diffusement en ont escrit".

On débat encore du sens politique de cet ouvrage publié deux ans après la mort de son auteur. Plusieurs commentateurs y ont vu un éloge, avant l'heure, de l'absolutisme royal, mais il convient d'être nuancé : plus qu'un essai politique, qui développerait une thèse, c'est un ouvrage de réflexion, profond, où chacun peut s'apercevoir. C'est un étonnant dispositif optique.

La Perrière y combine, pour l'éternité, sa volonté de moraliste, son immense culture, sa passion pédagogique, son inventivité d'écrivain, son goût des images, et l'interrogation prudente sur le monde tel qu'il demeure. À nous de voir.